

L'absolution, plus loin ou plus tard

Santiago. Texte d'Hélène Robitaille, mise en scène de Philippe Soldevila par le Théâtre Sortie de Secours, au Théâtre Périscope du 20 mars au 7 avril 2007

Sans sang. D'après le roman d'Alessandro Barrico, adaptation d'André Jean, mise en scène de Michel Nadeau, par le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope du 13 février au 10 mars 2007

Jacqueline Bouchard

Number 215, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10384ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2007). L'absolution, plus loin ou plus tard / *Santiago*. Texte d'Hélène Robitaille, mise en scène de Philippe Soldevila par le Théâtre Sortie de Secours, au Théâtre Périscope du 20 mars au 7 avril 2007 / *Sans sang*. D'après le roman d'Alessandro Barrico, adaptation d'André Jean, mise en scène de Michel Nadeau, par le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope du 13 février au 10 mars 2007. *Spirale*, (215), 53–54.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

L'absolution, plus loin ou plus tard

SANTIAGO

Texte d'Hélène Robitaille, mise en scène de Philippe Soldevila par le Théâtre Sortie de Secours, au Théâtre Périscope du 20 mars au 7 avril 2007.

SANS SANG

D'après le roman d'Alessandro Baricco, adaptation d'André Jean, mise en scène de Michel Nadeau, par le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope du 13 février au 10 mars 2007.

Par JACQUELINE BOUCHARD

Réparer les cassures, effacer les blessures : on attend de la vie un événement miraculeux, on a besoin de croire en quelqu'un qui nous sauverait de nos fautes, de nos maux ou de la mort. Pour cela, on assied des chefs sur un trône, on canonise des papes et des apôtres, on fait des pèlerinages.

La marche du pardon

Pour Hélène Robitaille, les chemins de foi et d'espérance se rejoignent pour mener au pardon, à la rédemption, à la purification. Elle puise à notre goût insatiable du merveilleux pour en faire la trame d'une marche fabuleuse vers Saint-Jacques de Compostelle, un parcours qui ressemble à celui de nos destins individuels et collectifs : une quête de sens et d'accomplissement personnel, souvent de pardon ou de guérison. Pour tous ceux qui, parvenus au lieu saint, peuvent fièrement exhiber leur coquillage emblématique, plusieurs se seront égarés ou perdus définitivement. C'est que l'humanité évolue lentement malgré ses avancées et les raffinements de ses technologies. Elle erre, tel Caïn, impuissante à conjurer son mal. Exactement comme les voyageurs impurs ou inquiets de Robitaille qui traînent leurs propres manques et limites, leur honte, leur remords et énormément de culpabilité dans les nombreux plis et épaisseurs de leurs costumes moyenâgeux (Érica Schmitz). Ils marchent beaucoup pour trouver la paix. D'un tableau à l'autre, ils se transforment, mais en surface, de l'extérieur, par petites couches successives, sous la baguette magique du hasard. Comme dans un *flip book*, c'est le défilement des images qui anime cette palette de personnages aux couleurs vives, aux textures rustiques, bien découpés sur un fond sobre.

La scénographie (Christian Fontaine) dessinée au moyen des lumières, chaude mais dépouillée, est essen-

tiellement constituée de diverses dénivellations de plateaux évoquant un paysage sablonneux. Des chaises et des tables s'y ajoutent le temps d'une soirée à l'auberge. Pour le reste, un écran textile, un feu de camp et quelques accessoires suffisent au pèlerinage. Comme dans les histoires bien racontées, c'est donc le texte et les sons qui font surgir les images. La musique et l'environnement sonore de Pascal Robitaille créent des atmosphères lyriques fort bien adaptées au conte, tel cet écho répercuté d'un air de flûte.

Le rythme du récit *Santiago*, qui en ponctue les chapitres et fait avancer l'aventure, c'est la marche, celle des pèlerins vers leur but. Le trajet, disons-le, est long et pourrait être accéléré. La démarche spirituelle est rendue sensible grâce à la collaboration de Harold Rhéaume dans une chorégraphie efficace où s'expriment autant la solidarité de la troupe que le caractère particulier de chacun. Il y a aussi la danse du hibou à la lune, puis le ballet halluciné des cauchemars de Jacquot. La gestuelle prend constamment sa place dans ce périple.

Pour sa mise en scène, Philippe Soldevila a mis en pratique la nouvelle politique du Théâtre Sortie de Secours et s'est permis une longue période d'exploration, les répétitions ayant débuté un an après des ateliers de lecture et d'expérimentation avec les comédiens. Avec *Santiago*, on souligne les dix-huit ans de la compagnie théâtrale et on amorce le Cycle d'Or, un corpus de création ainsi nommé en référence au XVI^e siècle espagnol, très prolifique du point de vue artistique. L'histoire commence avec le meurtre inutile et doublement condamnable d'un « *homme bon* » (Christian Michaud) par Jacquot (Frédéric Bouffard). Ce bandit de grand chemin va bientôt croiser la route d'un petit groupe de pèlerins et se joindre à eux vers Santiago. À travers leurs aventures tantôt tragiques,

tantôt truculentes, émaillées d'humour et de poésie, Hélène Robitaille revisite plusieurs aspects de ces impressionnants déplacements vers Saint-Jacques de Compostelle, phénomène apparu vers l'an 800 lors de la découverte du sépulcre du martyr et encouragé par la suite pour des raisons politico-religieuses.

Le pèlerinage est un conte. S'y engager, c'est choisir de cheminer dans un univers fantastique, hors du rationnel quotidien ; c'est s'offrir à l'inconnu et vouloir que chaque événement, chaque rencontre, chaque occasion de partager son pain avec l'autre soient des signes qui nous confirment sur la voie de notre transformation. C'est convenir que rien n'est dû au hasard en pareilles circonstances, que tout est magique. En cela, hormis les dangers réels encourus par les « Jacquets » de jadis qui voyageaient vers Saint-Jacques de Compostelle, les « dévots » d'aujourd'hui ne sont guère différents de ceux du passé. Sac au dos et guide en poche, ils marchent, recueillis mais affables, ouverts au partage de leur expérience. Il y a aussi les groupes de touristes repliés sur eux-mêmes, les performeurs obsédés par leur kilométrage journalier, les voyageurs coincés dans leur programme de vacances ou les pèlerins de la dernière heure, arrivés sur place sans avoir cheminé.

Y a-t-il des bons et des mauvais pèlerins ? Dans son texte, l'auteure se garde bien de juger la superstition ou les croyances des naïfs, la bêtise ou la candeur des simples, pas plus que la rudesse des assassins comme Jacquot ou Ambrosio (Réjean Vallée). Grâce au jeu convaincant des comédiens (Marie-France Tanguay, Pierre Potvin, Lucien Ratio, Marjorie Vaillancourt), les innocents comme les truands transpirent de vérité : tous cherchent leur espace de lumière, me précise Hélène Robitaille, et cela justifie le pardon,

tant pour eux que pour nous. Devant l'absurdité de l'horreur, ajoute-t-elle, il faut éviter de sombrer dans le désespoir cynique ou dans l'espérance euphorique. Il faut plutôt considérer les extrêmes comme parts intégrantes de l'humanité. C'est pourquoi il faut accueillir l'assassin que la justice condamne et déshumanise en l'évacuant du corps social. Le mal nous répugne et nous effraie, confie l'auteure, jusqu'à ce que nous acceptions ce mal, cette souffrance, comme inévitables, comme inhérents à la nature humaine. Il y a une part souffrante de la société qui espère un pardon : c'est en cela que sa pièce est nécessaire.

Il existe beaucoup de similitudes entre les pèlerins contemporains et ceux de *Santiago*, quoique ces derniers ne connaissent pas l'angoisse métaphysique qui taillade les âmes dans ce monde d'aujourd'hui. Ils affrontent plutôt les affres de la faim, des intempéries, des agressions, des erreurs d'itinéraire. Tout cela est épargné aux pèlerins du XXI^e siècle dont le chemin est soigneusement signalisé, sécurisé et balisé de gîtes convenables. Certes, l'ombre des arbres manque parfois le long des autoroutes bruyantes, mais on ne risque pas de se perdre. Pourtant, c'est bien pour cela que l'on part en pèlerinage ou en écriture...

Le temps du pardon

Dans le roman *Sans Sang* d'Alessandro Baricco dont André Jean fait l'adaptation, une femme, entretenant un cycle de vengeance, aura poursuivi toute sa vie les hommes qui ont jadis assassiné sa famille au terme d'une guerre civile. Face au dernier retrouvé, Elle (Paule Savard) doit faire face à sa souffrance et à sa soif de rémission par rapport à Lui (Jack Robitaille) qui, à l'époque, avait épargné la jeune enfant terrorisée qu'elle était.



Chih-Chien Wang, tiré de « **A Clock** », 2005
 Vidéo, 60 minutes
Gracieuseté de l'artiste

Dans cette œuvre au dénouement dérangeant, c'est donc le temps qui permet d'accéder à la rédemption; celui d'une existence modelée à partir d'expériences lointaines que l'on cherche à exorciser. Le temps est le matériau dont Michel Nadeau, assisté de Sylvain Perron, use, dans sa mise en scène, selon la manière éprouvée dans *Lentement la beauté* (*Spirale*, n° 203), *Les mots fantômes* (*Spirale*, n° 209) et *On achève bien les chevaux*: instantanés captés sur le vif, ralentis, espaces temporels figés hors du réel, dans une autre dimension, isolats psychiques. Les éclairages de Denis Guérette sont complices de cette mise en scène. Leur réglage vif fait souvent basculer d'un temps à un autre, d'un lieu à un autre, tel un souvenir qui s'embrouille au fil des répétitions, dans une tentative pour reconstituer les faits.

Le matériau du metteur en scène est réversible: le passé et le présent ne se déplient pas chronologiquement comme dans le roman mais ils se

transforment en fragments qui révèlent leur doublure, les coutures, les reprises, les pièces mal ajustées d'une histoire dont les versions diffèrent selon les individus. Le temps est un piège, comme la mémoire. Le premier use les sentiments, la seconde s'effiloche. Les deux se défont entre les doigts du présent et les émotions ressenties aujourd'hui ne coïncident plus avec les images du passé, trahissant les intentions de Elle et de Lui et ce qu'ils sont devenus, face à face, ici et maintenant.

La scénographie (Monique Dion) est simple, étrange: une table à multiple usage, des chaises, et surtout des parois transformables sur lesquelles sont fixées de fines lattes de bois. Ce choix évoque aussi bien une construction orientale que sud-américaine. Comme pour les costumes (Denis Denoncourt), le référent demeure neutre. Dans le programme, on peut lire que la lumière filtrant à travers les lattes suggérerait l'émergence ou la persistance de bribes de

vérité. La cohérence de l'ensemble ne m'a pas paru évidente.

Les couleurs sont terreuses, le climat est chaud, que l'on soit dans une ferme, un restaurant ou une chambre d'hôtel. Mais l'atmosphère est tendue car on découpe ici le temps au scalpel: l'environnement sonore (Katia et Veronika Makdissi-Warren) de la vie réelle vibre de pétarades de mitraille, de bruits urbains ou de chansons, et les lumières allument des incendies ou des néons.

André Jean a considérablement réduit le nombre des personnages du roman. Quelques comédiens cumulent plusieurs rôles. Mais c'est véritablement sur Elle et Lui que repose la pièce. En jouant théâtralement avec le temps, Nadeau se permet de mettre Elle en présence de son enfance, de la jeune fille (Joanie Lehoux) qu'elle fut. Un très beau moment d'ailleurs est celui où Lui découvre la fillette apeurée, blottie sous une trappe, et l'ignore afin de la sauver.

Grâce imprévisible, spontanée. Geste impossible de l'illusionniste qui referme sur sa partenaire le couvercle de la boîte magique, mais il ne l'aura pas vraiment sauvée de l'horreur. C'est cette blessure non évitée qui demande réparation. Car Elle avait éprouvé, en ce moment d'effroi où la lumière a jailli dans sa cachette, le besoin paradoxal d'être emportée par Lui loin de la tuerie. Mais l'agresseur ne l'a pas « prise », il a refermé la porte sur sa solitude noire. Ainsi se mélangent des sentiments ambigus, et opposés, de désir et de répulsion.

En ceci, Barrico semble rejoindre Robitaille: la rédemption ne résiderait pas dans l'ignorance du passé ni la vengeance, mais dans l'espoir d'être pardonné et dans l'espérance de pouvoir pardonner. Le pardon, vers lequel on marche ou que le temps nous offre, pourrait bien surgir de la reconnaissance de nos contradictions, du mélange de ce qu'il y a en nous de pire et de meilleur. ●